



CLASSIQUES
GARNIER

« En marge des livres », *Bulletin de la Société Paul Claudel*, n° 206, 2012 – 2, *Paul Claudel vu d'Italie*, p. 62-65

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-15233-0.p.0072](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-15233-0.p.0072)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2012. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

En marge des livres

Paul Claudel - Louis Massignon, *Correspondance 1908-1953, « Braises ardentes et semences de feu »*. Nouvelle édition renouvelée (1908-1914) et augmentée (1915-1953), établie, présentée et annotée par Dominique Millet-Gérard, Paris, Gallimard, « Les Cahiers de la NRF », 2012

En 2012, on célèbre le cinquantième anniversaire de la mort de Louis Massignon, qui fut de son vivant (1883-1962) une personnalité souvent mal comprise, et qui reste toujours mal connue aujourd'hui. Une partie de sa correspondance avec Paul Claudel avait été publiée en 1973 par Micheï Malicet. Il s'agissait des lettres de la période 1908-1914, éditées avec d'importantes coupures nécessaires à l'époque. Aujourd'hui Dominique Millet-Gérard peut proposer à notre lecture l'ensemble des courriers écrits de 1908 à 1953 qui ont été conservés, et elle livre dans leur intégralité les lettres qu'elle est parvenue à rassembler au nombre de trois-cent-quinze. Cette correspondance se révèle d'un intérêt exceptionnel, d'abord en raison de la persévérance d'une telle amitié entre des hommes au caractère si différent, et à cause de la qualité de leurs échanges. Comme l'avait fait le jeune Jacques Rivière, à l'âge de vingt et un ans en 1907, c'est le plus jeune, Louis Massignon, qui prend l'initiative à vingt-cinq ans, en 1908, de s'adresser à Paul Claudel qui en a quarante. Et les courriers perdurent, et l'intimité naît très vite. La dernière missive est envoyée par un Claudel plus qu'octogénaire quand Massignon a atteint ses soixante-dix ans. En dépit des quinze années d'âge qui les séparent, ils abandonnent très vite le « Monsieur » puis le « Cher monsieur » pour des mots qui attestent d'une relation devenue fraternelle. Comme l'avait fait très vite J. Rivière, Massignon désigne Claudel comme son frère, et en 1911 l'appelle « cher frère en Jésus » et Claudel, pourtant si réservé, l'appelle aussi son frère.

Les lettres des deux écrivains en effet révèlent très tôt combien les étapes du cheminement spirituel de chacune des deux vies suivent des tracés comparables. Tous deux ont reçu une éducation chrétienne, puis perdu la foi, pour l'aîné après sa première communion, pour le second un peu plus tard. Et ils ont ensuite connu un retour vers Dieu brutal, mais difficile, voire douloureux, après « l'illumination de Notre-Dame », et « la Visitation de l'Étranger », le désir d'accéder à la prêtrise, et l'épreuve de la passion coupable et quasi insurmontable. La guérison pour l'un et l'autre fut longue et angoissante. Dans des circonstances différentes, ils avaient conscience que leurs épreuves, qu'ils pouvaient mettre

en parallèle, les avaient rapprochés même si elles n'avaient pas été semblables, ni simultanées. Ainsi le plus jeune savait pouvoir trouver du secours auprès de son aîné.

Claudel, « vétéran du mariage », n'hésitera pas à prodiguer des conseils. Il s'en est suivi après leurs rencontres une confiance assez exceptionnelle et une véritable parenté spirituelle. Paul réclamera en 1911 des prières pour sa « pauvre sœur Camille » devenue « à moitié folle après une vie affreuse ». Il sera sollicité par son ami en 1913 pour être son témoin de mariage, et pour parrainer la petite Geneviève qui naît en 1921. Louis comprendra le chagrin de Paul qui doit partir pour le Japon cette même année en laissant en France, à Berck, son fils Henri atteint d'une tuberculose au genou. Paul saura exprimer sa compassion à Louis durant la longue maladie d'Yves Massignon et à sa mort en 1935. Ils devenaient plus proches encore en partageant leurs peines.

La curiosité et l'admiration de chacun pour les œuvres de l'autre iront croissantes. Massignon obtient dès 1908 un exemplaire de *Partage de midi* alors confidentiel. Il apprécie « la délicate bonté » avec laquelle Claudel le lit. Il assiste à la représentation de *L'Otage* en 1914. Claudel demande à être au courant des recherches et des articles. Il suit les études de Louis, devenu le spécialiste d'Hallâj. Il lit avec intérêt les « admirables pages » relatives à La Salette, tout comme la plaquette sur les fouilles d'Éphèse. Il conseille à Massignon de s'adresser à la revue *Commerce* « qui paie bien » pour la publication d'un article. Quand Claudel a tout perdu dans le tremblement de terre de Tokyo en 1923, l'ami renvoie rapidement pour les remplacer d'autres exemplaires des ouvrages offerts auparavant. Tous deux fréquentent les Maritain, Charles Henrion, le prince Ghika, l'abbé Fontaine.

Des différends seront inévitables, compte tenu du caractère impulsif de Massignon et de leurs regards différents sur le monde. En 1949, toute la sympathie de Claudel va vers Israël. Il salue avec bonheur la patrie recouverte par les Juifs, un véritable événement historique, et juge Massignon « passionné et injuste » à ce sujet. Ce n'est pas le point de vue de l'autre qui, avec certains, le ressent comme « judéophile ». Lui ne pense qu'aux Arabes palestiniens victimes de la situation et réduits à vivre dans des camps de réfugiés. Dans la même après-guerre, Claudel avait un temps sympathisé avec le *Comité International pour l'Étude des Questions Européennes*, présidé par un certain docteur Robert Borel. Mais il avait donné sa démission dès 1950. Il ne s'aperçut pas immédiatement qu'on s'était indûment servi de sa signature, à propos de l'utilisation de la bombe atomique à titre préventif. Sans plus attendre ni chercher plus ample information, Massignon, outré de la position supposée de Claudel, envoya une lettre insolente à son ami. Celui-ci réagit « de bonne encre » et vertement en lui reprochant sa « promptitude coupable » à s'être laissé bernier, et en lui disant qu'il n'avait plus rien à faire de leurs

embrassades. Il semble que l'incident fut jugé clos. Pourtant à partir de ce moment-là, l'aîné manifestera une certaine prudence dans ses envois, les lettres se termineront par un seulement « Bien amicalement », et l'entête sera ramené à un « Mon cher ami Louis Massignon ». Se fâcher n'était pas de mise. Et Claudel n'avait-il pas confiance en lui dans d'autres domaines ? Il faudra deviner qu'après avoir confié sa fille Louise Vetch aux Berthelot, à Paul Petit, au ménage Romain Rolland, à Jacques Madaule, Massignon demeurerait le seul qui pouvait encore servir d'intermédiaire entre la fille et le père. C'est Massignon qui demanda à Claudel d'aller voir la mère de Louise à la clinique en 1948, Massignon qui annoncera la mort de Rosalie en 1951. Claudel venait de recevoir, lui seul et sa fille Louise, une importante confidence : Massignon était devenu prêtre selon le rite melkite. « Il a réussi à se faufiler dans le sacerdoce », glissa Paul dans son *Journal*.

Le travail considérable de la recherche et de l'annotation d'une telle correspondance ouvre des perspectives sur les deux écrivains. Dominique Millet-Gérard après une quête patiente et minutieuse montre que de tels échanges vont au-delà des conversations d'intellectuels auxquelles on aurait pu s'attendre entre l'ambassadeur-poète et l'orientaliste professeur au Collège de France. Elle dévoile par cette édition rigoureuse et attentive, au moyen des annotations précises, prudentes quand il le faut, mais jamais lassantes, des pans importants des deux vies, qui enrichissent considérablement notre compréhension des deux personnalités et nos regards sur l'œuvre de l'un et de l'autre.

Thérèse MOURLEVAT

* *

Hubert Martin, *La Flèche d'or*, roman, éditions Aden, 2012

Dans *La Flèche d'or* (un roman, affiche la couverture), Hubert Martin – sous l'autorité bienveillante de qui la Société Paul Claudel poursuit ses activités – relève d'emblé un défi : « Si j'étais née un siècle plus tôt, j'aurais dans mes premières années, assisté au début de l'ère Meiji sous l'empereur Matsuhito. » Ce « je » n'est pas l'auteur, mais une Japonaise née en 1962, au nom de qui il prend la plume alors que l'héroïne approche de ses cinquante ans. Le voici devenu femme, c'est elle qui écrit dans l'intention de mettre sa vie en perspective et de lui trouver un sens, peut-être.

Une personnalité féminine se dessine dans les deux premiers tiers du roman, dont on devine qu'elle n'est pas de pure fiction, car l'auteur la connaît. Il est cet « ami » évoqué à la page 53, qui a pris tant à cœur la maladie et la mort de Mitsu, sa chatte bien aimée. Poète à ses heures, il

dédie à l'animal un « Adieu » en vers, tendrement conservé et retranscrit à la page suivante par l'endeuillée. On ne saura rien d'autre de lui avant la page 247 où il apparaît en personne, sous le nom de Serge. Notre Japonaise l'a rencontré lors d'un colloque, ils ont parlé de Paul Claudel avec sympathie, la suite dira ce qui s'est passé.

Jusque là, le lecteur est aspiré dans la seule vie de Haruka, non pas simplement racontée, mais repensée puisqu'il s'agit d'une autobiographie. La jeune femme s'interroge à mesure qu'elle avance sur la voie d'un destin compliqué. Elle est Japonaise de souche, de cœur et d'éducation ; issue d'un milieu cultivé, elle connaît parfaitement sa langue et sa culture et cependant désire s'en libérer. Par sa grand-mère et par sa mère, elle a hérité d'un farouche esprit d'indépendance, elle ne veut pas vivre en Japonaise soumise à son époux, le mariage n'est pas son but, elle aime les arts, la vie intellectuelle et surtout le théâtre et le chant qu'elle pratiquera pendant quelques années. On devine à certaines observations gentiment critiques, le regard porté sur elle par l'auteur perplexe. Cette jeune femme n'en fait qu'à sa tête et manque un peu de continuité dans les idées : la voici à Rome, puis en France où elle épouse pour son malheur un homme de théâtre japonais, puis aux États-Unis. C'est une errante que deux questions tourmentent où qu'elle soit : l'amour et la religion. En amour, elle s'étonne de son relatif manque d'appétence ; il lui est difficile de s'abandonner : Haruka est une stratège de l'amour plus qu'une véritable amoureuse. C'est un trait de sa nature plus que de sa culture. Tandis que sa relation au religieux relève très clairement de cette dernière, comme elle le reconnaît. Notre Japonaise butine d'une croyance à l'autre, shintoïsme et bouddhisme l'attirent, jusqu'au jour où elle choisit le baptême catholique dans un acte d'allégeance à sa mère chérie – elle-même chrétienne.

Telle est la femme encore jeune que Serge, lui-même veuf et de beaucoup plus âgé, rencontre en 2005. À cette date elle poursuit une liaison épisodique avec un homme d'affaires japonais dont elle est l'assistante. Sous le titre explicite de « l'engrenage », s'engage entre Haruka et Serge une histoire que notre époque qualifierait « d'improbable », faite de calcul, de désir, de frustration, et de tendresse triomphante. Là est l'essentiel, qui s'exprime par la métaphore de la « Flèche d'or » qui les réunit.

Qui est l'archer ? Quelle est la cible ? À ces deux questions mises en exergue, le romancier et son personnage, répondent par un aveu où il est impossible de faire la part de la fiction. Une chose du moins est sûre : leur roman à deux voix est un hommage au Japon.

Marie-Victoire NANTET